La puissance du remords

à la rencontre de Jacques Céret

C'est à André Dhôtel que je dois ce double bonheur : d'abord la découverte des *Routes blanches*, roman publié chez Gallimard en 1963, puis la rencontre avec son auteur, Jacques Céret, dans sa maison de la vallée de l'Yonne, en 2013.

Pour son cahier annuel de l'année 2013, *La Route inconnue,* association des amis d'André Dhôtel, avait entrepris la recension, sous le titre de *Dhôtel lecteur*, d'une partie des très nombreux essais critiques, préfaces et autres notes de lecture publiés dans diverses revues pendant près d'un demi-siècle par l'auteur de *L'Homme de la scierie*. Les écrivains les plus divers sont abordés : les amis bien sûr (Paulhan, Arland, Kern, Bisiaux, Thomas, Limbour), d'illustres anciens (Rimbaud en tête de cortège, mais aussi Lao-Tseu, Dickens, London, Lagerlöf, Heine) et enfin des contemporains plus ou moins célébrés par les trompettes de la renommée littéraire ou philosophique (Weil, Bopp, Giraudoux, aux côtés d'Élisabeth Porquerol, Boris Schreiber, Iouri Naguibine ou… Jacques Céret).

Jamais dans ces propos « critiques » André Dhôtel ne se montre enclin à dénigrer. Il explore l'univers de chacun de ces auteurs avec la générosité de son regard, toujours disposé à y trouver des sources d'enchantement, des brèches lumineuses, de purs trésors d'amitié. Au point de donner le sentiment qu'un ouvrage lu par Dhôtel est encore une création de Dhôtel.

Dans le cas des *Routes blanches*, cette sympathie qu'on pourrait croire universelle prend une forme particulièrement précise, tant la proximité des deux auteurs semble évidente. Voici en effet ce qu'écrivait Dhôtel dans la *Nouvelle Revue Française* à la sortie du roman :

> *Il existe une sorte de roman qui ne se déroule pas comme un récit. Il s'établit par plans, et on dirait que ces plans se situent sur des dimensions, et en des temps aux valeurs différentes, analogues à ces valeurs musicales et sans référence de la toupie allemande. […]*
>
> *S'il n'y a pas d'histoire (voulue), ce n'en est pas non plus la négation. On assiste à vrai dire à la naissance d'une histoire.*
>
> *Dans* Les Routes blanches*, il s'agit d'une entreprise de chiffonniers. Ce sont des gens ordonnés, qui savent récolter, trier et classer comme personne. Mais la vie ne s'ordonne pas du tout. Le patron commence par se faire coffrer pour quelque fraude et on ne le revoit plus. Le commerce continue avec la nièce du patron, Frédérike (une belle gitane), et des aides bénévoles. Georges, le seul ouvrier régulièrement appointé, s'en va travailler ailleurs. Rien ne peut arriver que des scènes très décousues où Frédérike est poursuivie par des personnages capricants et batailleurs : errances, bagarres, bricolages qui dépassent de beaucoup la compréhension des gendarmes.*
>
> *L'histoire va naître cependant pour des raisons très lointaines. D'abord la belle Frédérike ne veut pas appartenir à n'importe qui, ce qui est une prétention exorbitante pour l'héroïne d'un roman contemporain. Mais surtout Georges, l'ouvrier en rupture de chiffonnerie, est un être qui se croit toujours coupable et qu'on peut dire réellement coupable d'être laid, maladroit, insignifiant, coupable de ne pas savoir mériter la simple lumière du soleil, « plus près du jugement dernier que du jugement des hommes ». Alors il travaille comme un abruti, file en moto sur les routes blanches (qui voit encore des routes blanches ?), fait des voyages à Paris sans but ni résultat. Il ne se suicide pas par simple délicatesse. « Et pourtant non, une chose le dépasse… c'est la puissance de ses remords. Si jamais personne n'eut mal comme lui, jamais personne n'entendit de trompettes aussi claires, ne vit d'arbres plus verts, de ciels plus bleus. »*
>
> *Ce n'est pas du tout concerté, mais cela sort on ne sait comment de la source du péché originel et des repentirs, dans l'éblouissement d'une pureté indicible, sans qu'on quitte jamais la vie la plus ordinaire d'une ville perdue d'ennui. Après une aventure avec une antiquaire (une intellectuelle), Georges retrouvera Frédérike qu'il n'a jamais osé aimer et qui n'a jamais songé qu'à lui. Du haut du grenier d'une école déserte, ils regarderont une fête de village, ils se disputeront, se*

diront n'importe quoi. Enfin ils iront ensemble la nuit le long du fleuve. Une nuit, une vérité pour toujours.[1]

Quiconque est tant soit peu familier de l'œuvre du promeneux ardennais retrouvera dans ce texte bien des éléments caractéristiques de son univers : héros au statut social douteux, errances dépourvues de toute intention, bavardages sans queue ni tête, récit qui se déroule au petit bonheur la chance. Quant au lecteur que seule la relecture console d'avoir parcouru l'ensemble des écrits de Dhôtel, c'est avec une curiosité gourmande qu'il partira à la rencontre de cette « histoire à naître » et de son auteur ainsi parrainé… pour découvrir rapidement à quel point l'entreprise est ardue.

Car *Les Routes blanches* se méritent. Les moteurs de recherche sur la Toile, qui livrent un accès aisé à tous les auteurs cités plus haut à propos des textes critiques de Dhôtel, y compris les plus oubliés (souvent à tort) comme Élisabeth Porquerol ou Boris Schreiber, sont d'un mutisme absolu sur Jacques Céret. Une « alerte » déposée comme une bouteille à la mer sur divers sites de vente de livres d'occasion a tout de même fini par produire un *hit*, et le facteur par déposer dans ma boîte un exemplaire point trop frais des *Routes blanches*, issu d'un fonds de bibliothèque d'entreprise. L'achevé d'imprimer est daté du 22 mai 1963, et la quatrième de couverture précise que « Jacques Céret, né en 1928 dans l'Yonne, est instituteur. *Les Routes blanches* est son premier roman. » On n'en saura pas davantage.

Le volume n'est guère épais, à peine plus de deux cents pages. Mais quel foisonnement de personnages ! Georges, employé zélé et farouche de Joseph Jankelovici, chiffonnier gitan, évoque irrésistiblement un Henri Chalfour (le héros de *L'Homme de la scierie*) de vingt ans, ou encore le *Lumineux* que Dhôtel n'a pas encore formellement créé. Frédérike, la « belle gitane » nièce de Joseph est l'une de ces filles sauvages, fuyantes et volontaires jusqu'à une apparence de cruauté, qui hantent le Dhôtelland en le pimentant de gènes orientaux. Autour d'eux gravitent des individus de tout acabit. En premier lieu divers spécimens du sexe masculin, que la superbe indépendance de Frédérike fascine sans élargir leur étroit univers mental : à cette catégorie appartient le groupe des chiffonniers, pauvres hères accablés de famille, que Jankelovici exploite paternellement, et auxquels vient s'adjoindre le nommé Alphonse Flanchet, pittoresque échalas septuagénaire, aussi méticuleux qu'avaricieux. Face aux protégés de Joseph, la bande de mauvais garçons, piliers de bistrots menés par un certain La Boulle. L'ennemi commun de ces peu recommandables paroissiens est le gendarme Leblanc, dont les sentiments pour Frédérike battent en brèche une intégrité rigoureuse. Par amour pour elle et en pure perte, il se fera chiffonnier bénévole – en dehors des heures de service.

Une tout autre constellation se dessine autour de Georges, mais c'est encore une forme de magnétisme que celui-ci exerce sur certains êtres, à commencer par Frédérike (ce dont Georges est à mille lieues de se douter). Il y a Pete (Pete Monki !), l'ami qui conduit des poids lourds, toujours disposé à des escapades improvisées jusqu'à Paris et sa banlieue où l'on fera le coup de poing avec un Rital d'Argenteuil (un vieux compte à régler). C'est dans le quartier Latin que Georges retrouve brièvement un ancien camarade, Dubou, qui le croit en khâgne ou en licence… apportant ainsi un rare éclairage sur le passé de l'aide-chiffonnier, avant son arrivée chez les Gitans qui l'ont recueilli. Mieux encore : son abaissement social et son physique disgracieux n'empêchent Georges ni de susciter l'estime confiante de Callot, honorable entrepreneur et agent électoral d'un distant notable, ni d'allumer l'étincelle de l'amour chez Edmée de Thiard, aristocrate rurale qui bovaryse à huis clos dans son magasin d'antiquités.

Ainsi peuplé, l'étroit périmètre de petite ville de province au bord du fleuve évoque irrésistiblement un manège d'auto-tamponneuses, ou encore un de ces tableaux de Brueghel dans lesquels la populace s'adonne sans mesure ni vergogne à l'illustration détaillée de chacun des péchés capitaux. Brutalement ballotté d'un groupe à l'autre, au point que le lecteur lui-même reste parfois

désorienté par ce télescopage aussi jubilatoire que confus, Georges, quand ses meurtrissures se font trop lancinantes, enfourche sa vieille moto pour filer sur les routes blanches… avant de reprendre un peu plus tard son collier de douleur.

La vie a sournoisement cabossé le corps et l'âme de Georges. « Et pourtant il ne parvenait pas à toucher le désespoir : il y avait toujours, prêt à surgir, un Georges inconnu qu'il se dépêcherait d'aimer. » Il se situe à l'exact opposé de l'individu tyran d'aujourd'hui, qui croit triompher de ses frustrations en dénigrant le monde, déversant sa bile sur les réseaux sociaux. Georges sait se nourrir de la beauté de l'univers et de ses habitants : il a « le génie de voir la part d'ange que tout être porte en soi ». Sur le plus humble village, presque malgré lui, il « promènera un regard magique », et les ivrognes eux-mêmes « hument en lui l'odeur de leur sainteté ». Il l'ignore, mais c'est bien une grâce qui lui est donnée, car « Dieu ne demande pas leur avis aux hommes ». Et le prix de cette grâce est précisément la *puissance du remords* qui dévore le cœur de Georges, « plus proche du jugement dernier que du jugement des hommes » :

> *S'il était logique avec lui-même, il se serait déjà suicidé.*
>
> *Et pourtant non. Une chose le dépasse, le domine, le met en transe, et c'est la puissance de ses remords. Si jamais personne n'eut mal comme lui, jamais personne n'entendit de trompettes aussi claires, ne vit d'arbres plus verts, de ciels plus bleus. Jamais personne ne découvrit de villages aussi nets, au détour d'un chemin. Jamais personne n'eut comme lui, ce pauvre, ce battu, l'idée du bonheur.*[2]

André Dhôtel s'était arrêté sur ce passage. Le pauvre, le battu qui voit mieux que les autres la lumière du monde, et la lumière même des autres, n'est-il pas le frère de Chalfour, de Lumineux et de tant d'autres vagabonds qui hantent les romans de l'Ardennais ?

Pourtant la « souffrance magnifique », la certitude de devoir rendre des comptes aux hommes et au monde pour un « bonheur usurpé » ne se retrouvent guère chez Dhôtel – ce qui fait écho à la perplexité de Philippe Jaccottet face à la *sérénité*, à l'*enfantine confiance* de son ami (« La seule chose qui me déconcerte dans cette œuvre, c'est que la souffrance y soit presque invisible […] »[3]).

Nous avions relevé[4] chez Dhôtel un motif récurrent : la comédie du double mensonge, dans laquelle deux personnages parviennent à établir un véritable lien d'amitié nourri de la noblesse essentielle de chacun et de la reconnaissance mutuelle de celle-ci. Le premier mensonge est celui où l'hôte feint de s'abaisser devant l'insurpassable honorabilité de son invité, alors que par le second il affiche à son tour une souveraine dignité. La possibilité s'ouvre alors d'un pur amour fraternel.

On trouve bien dans *Les Routes blanches* un double mouvement qui rappelle le double mensonge dhôtélien. Mais chez Céret la facétie prend un tour dramatique. L'abaissement volontaire de Georges porte la marque d'un péché originel. S'il ne sombre pas dans le désespoir, il connaît la peur, la colère – qu'il n'apaise momentanément que dans la sauvagerie d'abrutissants travaux physiques. Mais la peur poussée jusqu'à la panique, la colère exacerbée jusqu'à la rage, la souffrance engendrée par le remords ne sont peut-être que les manifestations d'une force profondément vertueuse parce qu'elle est ouverture vers la beauté imméritée. « Puissance du remords », « souffrance magnifique » …

Alors que dans la comédie dhôtélienne le double menteur, après son humiliation jouée, se relève de lui-même dans son éblouissante splendeur, l'abaissement extrême de Georges, s'il agit sur les êtres qui l'entourent tel un mystérieux révélateur de leur propre valeur, n'est suivi d'aucune remontée volontaire, Georges ayant plutôt tendance à s'enfoncer toujours davantage.

C'est d'une femme, et presque malgré lui, que viendra sa réhabilitation. Il est frappant que, d'emblée, l'univers de Céret apparaisse nettement sexué, traversé de violentes ondes de désir palpables dans l'air ambiant :

> *La rue est femme, presque femelle. Elle saute au nez de l'homme qui a bu sans dîner, elle enflamme son cerveau, elle pénètre sa peau, elle le change en visionnaire. Dieu lui est témoin qu'il ne rêva jamais que de vie douce, qu'il n'aspira qu'au rôle de mouton, qu'il ne voulut ni péché, ni amour ni génie. Mais Dieu ne demande pas leur avis aux hommes. Georges hurlait, trépignait, se roulait pour ne pas aller à Thiard. Non seulement il le verra, mais il le visitera, le pénétrera, y promènera un regard magique.*[5]

Curieux retournement du rôle d'Ève. Elle a peut-être provoqué la chute, en chargeant ce malheureux Adam de la calamiteuse connaissance du Bien et du Mal, mais voilà qu'elle le dote d'un regard magique de visionnaire.

Ce n'est pourtant pas la tendre idylle bourgeoise avec Edmée qui fera le salut de Georges. Certes, « aux yeux d'Edmée, cette humilité [celle de Georges] le parait d'un prestige souverain » : le premier temps du pasodoble est exécuté sans faute. Mais le second, seul décisif, avorte comme par négligence : cette sauvage souveraineté, la douce antiquaire ne saura la révéler à Georges, peut-être parce qu'elle en craint la puissance radicale. Elle préférera se soumettre au dévolu que l'insinuant Piécourt, avide d'un beau mariage, a jeté sur elle (« Faites de moi ce que vous voulez, puisque vous êtes sûr d'avoir raison »). Comiquement significative, cette scène de vaudeville dans laquelle Edmée enferme Georges pour ouvrir à Piécourt sonnant à l'improviste : « Une tête folle, cette Edmée, au point qu'*elle oublia de délivrer Georges* ».

C'est Frédérike, la Gitane magnifique au nom presque masculin, qui forcera cette libération. Chacun des deux a reconnu la singulière noblesse de l'autre, mais Georges a toujours évité de regarder Frédérike, « tant sa perfection l'emplissait de tristesse ». Car la beauté – des choses, des êtres – peut être source de souffrance, même pour Frédérike éblouie par l'éclat tragique des yeux de Georges, ces yeux qui « parlent à Frédérike plus que l'eau du fleuve, […] la minent, la harcèlent, lui font toucher un monde d'angoisses semblables à celles qui l'étreignent quand d'un geste elle veut saisir tout le bonheur d'être en été ». Il faudra que Joseph Jankelovici, le patriarche que l'on croyait hors d'atteinte, soit conduit en prison pour que Frédérike, dégagée de la tutelle de son oncle, affirme son désir de liberté dans toute sa force. C'est encore la comédie d'un double mouvement libératoire qui va trancher le nœud gordien de ces souffrances symétriques : de la cohue bagarreuse de la fête foraine, Georges trouve l'inspiration d'exfiltrer Frédérike, poursuivie par tous les mâles du pays – et la délivrance de Frédérike amènera celle de Georges. Les voilà tous deux réfugiés à l'étage de l'ancienne École, totalement vidée de ses anciens occupants. Silence insolite après le vacarme de la foire qu'ils surplombent maintenant, depuis un grenier rempli d'effigies antiques : Apollon, Zeus, Athênê. Nous sommes passés dans un autre monde, avec un clin d'œil facultatif à la Grèce de Dhôtel, dont la lumière traverse mystérieusement les paysages d'Ardenne.

Quelle parole magique dissipera le mauvais sort acharné sur Georges ? Peut-être celle-ci, dont seule Frédérike est capable : « Georges, parlez-moi de vous ». L'amour a évincé le remords. Et de la beauté du monde, il a chassé la cruauté.

*

Retrouver Jacques Céret cinquante ans après *Les Routes blanches* n'a pas été une mince affaire. Bien peu de pistes, en dehors des deux lignes concluant la quatrième de couverture déjà évoquée. Un appel à Gallimard ne donne rien : l'éditeur n'a plus de nouvelles de Jacques Céret depuis 25 ans environ. Puis une entrée du *Catalog of Copyright Entries (Third Series: 1963: July-December)* de la *Library of Congress* des États-Unis livre un nom, celui que porte Jacques Céret dans le monde dit réel, sous lequel ses élèves ont dû le connaître. Sans être très répandu, ce nom est commun à plusieurs

habitants de l'Yonne, et mes premières tentatives par le biais de numéros trouvés dans l'annuaire téléphonique manquent leur but. Mais après plusieurs échecs, un beau matin – ô miracle – je parle à celui qui m'a offert, à un demi-siècle de distance, ce grand bonheur de lecture.

Dans le grand jardin d'Escolives-Sainte-Camille, dont il s'occupe quotidiennement, nous avons évoqué André Dhôtel, le plaisir de vivre à la campagne, et celui d'écrire, encore et toujours, car pour Jacques Céret, le Rêve est la vraie vie. Au sujet des *Routes blanches*, il dit : « J'étais jeune, je l'avais écrit avec fougue, sans méthode, sans calcul. Aujourd'hui, la sagesse étant venue, le style a changé. J'écris plus par plaisir que par besoin, je choisis patiemment mon vocabulaire. J'espère que les histoires couchées sur papier n'ennuieront pas trop les lecteurs éventuels ».

Les Routes blanches sont le récit d'une libération – la naissance d'une histoire, écrivait André Dhôtel. Libération de Georges, peut-être aussi libération de Jacques Céret, et des histoires innombrables qui sommeillaient chez lui. Il les fait éclore peu à peu, pour son plaisir et pour celui de ses trop rares lecteurs, comme les fleurs et les légumes de son jardin bourguignon.

Emmanuel d'Yvoire
novembre 2020

*

Post scriptum : Un ami me signale que *Les Routes blanches* sont maintenant disponibles en version électronique chez Gallimard, sous la forme immatérielle d'un *e-book* donc (que de progrès depuis l'édition de 1963, dont il fallait encore couper les pages…). Alléluia ! En revanche les écrits ultérieurs de Jacques Céret sont toujours inédits. Même si leur auteur ne semble guère s'en affecter, il serait heureux qu'un éditeur s'avise d'y remédier.

Notes

1 – *Nouvelle Revue Française*, n° 133, janvier 1964
2 – *RB*, pages 180-181
3 – Philippe Jaccottet, *Avec André Dhôtel*, éditions *Fata Morgana*, p. 55
4 – « La Grèce dans l'œuvre d'André Dhôtel : le pays où l'on ment deux fois », *Cahier André Dhôtel* n° 9, *La Route inconnue*
5 – *RB*, p. 185